

CENT SEIZE CHINOIS
ET QUELQUES

Fiction & Cie



Thomas Heams-Ogus
CENT SEIZE CHINOIS
ET QUELQUES

roman

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

COLLECTION
«Fiction & Cie»
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-101870-7

© Éditions du Seuil, août 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr
www.fictionetcie.com

Extrait de la publication

1942

Il faudrait imaginer une bille de plomb, noire à en capter toute la lumière du jour, dense de son poids et de sa chaleur mêlés, confondus. Il faudrait l'imaginer immobile. Son socle serait une montagne. Une montagne au centre de l'Italie, presque la plus haute, pas la plus impressionnante, mais surgissant néanmoins comme une barrière naturelle face à qui viendrait de la côte peu distante. On s'en approcherait comme d'un tabou, par des vallons clairs. La courbe des collines en cacherait longtemps la raideur. Et puis elle se dévoilerait, on serait face à elle, frontière évidente, signe d'une halte indispensable à qui voudrait obstinément continuer en ligne droite vers l'ouest. Mais dire cela, c'est déjà en être au pied, c'est trop tôt, pour l'instant la bille de plomb est au sommet, personne ne pourrait l'y voir. Il y aurait du vent, des oiseaux tournoyants. Cette bille de plomb serait le petit supplément d'altitude, infime et provisoire, de cette montagne. Elle serait là, il ferait jour. Et puis tout changerait. Un souffle, un basculement, un choc. Peut-être même quelque chose de tellurique et sourd. Une rupture d'équilibre, une violence. Et la bille tomberait, d'abord de son monticule, modestement,

en prenant un élan fragile, déplaçant sans cesse dans l'espace sa matière et sa chaleur, prête à s'arrêter sur un replat mais non, continuant, attirée par le vide, appelée par le rien, gagnant en vitesse, brûlante et isolée dans la fraîcheur d'altitude. Chutant. Elle gagnerait vite la limite, presque une ligne de niveau, entre le sommet rocailleux à la pente vertigineuse et la large base arborée, comme en soutien. Elle y parviendrait vite, après une quantité dénombrable de chocs sur les pierres, contacts éphémères pour mieux repartir pour d'autres rocs, ceux que leur histoire individuelle aurait placés sur sa trajectoire. Une fois la forêt atteinte, là où la pente s'adoucit, là où l'air est plus humide, peut-être que la bille ralentirait mais alors imperceptiblement, pour l'heure toujours ivre de sa vitesse à travers les sapins blancs. Chaque point de sa surface minuscule serait soumis aux subites et irrégulières alternances d'ombres et de lumière, quoique cette irrégularité eût été parfaitement indécélable à qui aurait prêté attention à cette bille de plomb, mais personne ne le ferait, et puis la bille n'existe pas. À peine freinée par ses chocs, elle passerait peut-être près d'un refuge, peut-être près d'un homme courant vers ce refuge. Épuisé, bouche ouverte, tempes prêtes à éclater, front perlé d'une sueur acide qui attaquerait ses yeux, mais voit-on ces périls, voit-on ces menaces, cet homme existe-t-il ? Alors, son inertie étant son seul maître, elle poursuivrait sa course, elle laisserait cette apparition à son statut de prémices. Ses chocs avec la terre meuble s'étoufferaient bien plus que ceux contre la rocaille du sommet, déjà loin, déjà de l'histoire, et déjà donc de l'oubli. Toujours loin des

hommes, elle s'en rapprocherait pourtant et bientôt l'histoire commencerait, un choix arbitraire de début et de fin, un voile sur l'avant, la fuite de l'après. Dans l'ombre, dans ces chocs à peine plus longs, la bille sentirait les battements des cœurs des hommes du lointain, qui se transmettent aux poitrines et parcourent les corps, puis les quittent pour diffuser dans la forêt silencieuse.

La bille filerait dans cette folie de verts, le vert tendre des feuilles jeunes, que le soleil perce et dont il révèle les nervures et les perforations, le vert noir et impénétrable des feuilles épaisses, là où la lumière rend les armes et n'en dessine que les contours dans un contre-jour aveuglant, mille nuances de vert, sans parler du bruit des ruisseaux, de la terre poussiéreuse, de l'effleurement des herbes, et ces théories de détails absorbés par la vitesse, et la trouée claire qui annoncerait l'orée de la forêt, l'ouverture vers le village, les hommes, leurs chairs, leurs doutes. Ce serait alors vite le village, rond, ramassé au confluent de deux rivières, qui elles aussi charrient l'énigme de leur chute. La pente plus faible, les mousses, les chocs contre les arbres auraient eu raison de sa vitesse, la perspective d'une fin à cette trajectoire apparaîtrait bientôt, encore quelques hectomètres, mais cela approcherait, ce ne serait plus une spéculation. La bille se gonflerait de lenteur, dans ce bout de vallée, parmi les hommes, d'autres hommes, une apparition d'hommes présents tout autour, des hommes sous le soleil, des hommes au pied de la montagne, allant vers le village, des hommes sur des ponts, des hommes en vie comme la bille était en mouvement, mais tout a une fin,

et la bille à hauteur d'homme ralentirait alors, rendant inéluctable son arrêt prochain avant que ce monde n'explode. La bille imaginaire, celle qu'on aurait inventée pour se rapprocher progressivement, la bille à la vitesse d'un homme qui marche viendrait terminer sa course au bout de cette route entre les champs d'oliviers, où se trouverait le sanctuaire de San Gabriele, lieu de pèlerinage célèbre dans tout le pays, imposant, inattendu. Avec sa pellicule de poussière, elle s'arrêterait ici.

Il serait dix-huit heures passées, dans ce monde aux marges du monde. On serait le 16 mai 1942 dans les Abruzzes, le village s'appellerait Isola del Gran Sasso, quelques kilomètres au sud de Teramo, il ferait vingt degrés. Cette bille serait venue effleurer une tentative de monde, et sa furie contenue, car dans cette campagne isolée la fureur prend souvent les habits du silence. Autour d'elle le flou de sa vitesse aurait laissé place à un univers de précisions : les feuilles frissonnantes, les rides d'un homme au regard vide, la peinture qui s'écaille sur un banc public, des odeurs de terre séchée, et tant d'autres qui contribueraient à cette quiétude apparente, et donc à cette furie qui ne disait pas son nom. Elle serait à présent immobile.

Sa fin serait un commencement, face à San Gabriele, et sur son seuil trois prêtres attendant que quelque chose s'arrête, mâchoire tendue, tenus debout par l'angoisse. Ce qui se serait arrêté ne serait pas tant l'imaginaire bille de plomb qu'un convoi de camions bâchés précédés d'une imposante voiture. On l'aurait entendu arriver, par la route qui provenait de

Tossicia. Du seul crissement des pneus sur la route, il aurait été possible de déduire qu'un fait inhabituel était sur le point de survenir. Des voitures arrivaient de temps en temps par cette route, mais une oreille faite à ce petit pays, à ses équilibres sonores, aurait vite senti que l'inédit approchait, et très vite cela se serait vérifié. Le convoi, sa lenteur et sa nervosité auraient décrit une boucle ample devant le sanctuaire. Des carabiniers seraient descendus les premiers, indifférents aux trois prêtres, auraient mécaniquement rabattu les volets arrière des camions, auraient nerveusement fait signe à ce qui vivait à l'intérieur de s'en extraire et l'on aurait alors pu voir descendre cent seize Chinois. Oubliée, désormais, la petite sphère de métal.

Depuis plusieurs années, l'Italie s'était dotée d'une infinité de camps. Dès la fin des années vingt, et tout au long des années trente, tout ce que le pays comptait d'îles, de bourgs isolés, de campagnes recluses et dépeuplées par plusieurs décennies d'émigration avait été assigné à l'internement des proies du fascisme. La guerre avait éclaté et, la noirceur des temps avançant, elle avait progressivement sécrété ses catégories: Juifs et Tsiganes, notamment, avaient rejoint les prisonniers politiques qui en avaient subi les premières expérimentations. La machinerie bureaucratique avait lentement remâché puis digéré ces zones écartées, pour y établir ses bases de la relégation.

Les Abruzzes en étaient. Saignées de leurs forces vives, elles comptaient en revanche parmi les régions épargnées par les violences les plus saillantes de la guerre. Le pouvoir y avait décrété l'institution de dizaines de camps qui, sous ce nom générique, prenaient des formes disparates allant de la réclusion individuelle des opposants dans des villages lointains à toute forme d'enfermement plus ou moins sévère et collective. Dans cette région, le pouvoir n'avait pas tant

construit des camps qu'il n'avait réquisitionné des bâtiments parfois loués à leurs propriétaires. La tranquille saugrènerie de l'enfermement s'inscrivait ainsi dans l'ordre des choses, contrats de bail à l'appui, enrichissait un propriétaire d'hôtel, ou le patron d'une fabrique en sous-régime. Ainsi s'était très rapidement, dès 1940, conclu un archipel d'accords privés dûment négociés pour constituer le réseau de camps des Abruzzes.

C'était la terre d'un peuple paysan, dévasté par la guerre précédente, mais qui serait un des premiers à se soulever quand Mussolini vacillerait. Ce peuple qui verrait le sang couler sur ses terres quand la guerre violente reprendrait, ce peuple dont le pouvoir de Rome prenait le silence pour de la docilité, on l'avait sonné sur place en hérissant son territoire de camps, comme autant de balafres. Au fur et à mesure de la scarification, les mots s'étaient échangés de village en village, et chaque camp avait banalisé un peu plus les précédents. C'était le prolongement sous d'autres formes du cycle qui avait aussi vu surgir ces verrues d'un autre genre qu'étaient les cellules fascistes locales. Mais cela collait mal à ce pays. On y savait les émigrations en masse, l'industrialisation chaotique. Cette terre agricole savait la pénurie de bras dans les champs. Les murs de ces villages abritaient des femmes qui se demandaient depuis plus de vingt ans quelle avait été la douleur de leur mari ou de leur fils quand un obus les avait fauchés aux abords de Trieste, dans des batailles confuses que l'histoire officielle avait gommées, imparfaitement recouvertes par la logorrhée

tapageuse des fascistes. Il en fallait plus pour impressionner le peuple des Abruzzes qui se réfugiait dans ses silences comme un hommage à ses absents, et faisait maintenant face à la présence nouvelle de tous ceux dont Rome se méfiait, de nouvelles ombres en somme.

On ne s'en approchait que peu ou mal, elles étaient des présences sues. D'un camp à l'autre, le régime d'enfermement était plus ou moins sévère, et l'étanchéité de ces présences plus ou moins stricte. Quelques contacts autorisés franchissaient les portes de ces camps, médecins, commerçants et fonctionnaires locaux, et relataient au-dehors ces vies recluses dont les détails passaient de bouche en bouche, se déformaient et rencontraient en chacun les figures des absents définitifs.

Prisonniers politiques, Juifs et Tsiganes, donc. Mais un jour l'idée simple et peut-être enivrante de rassembler en un lieu tous les Chinois d'Italie, quelques dizaines, germa. Ils ne menaçaient personne, mais ils étaient les ressortissants d'une puissance ennemie, une parmi tant. C'était leur seul crime, ils devinrent des cibles. On les traqua mais sans conviction particulière, sinon que du jour au lendemain on avait décidé qu'ils ne pouvaient pas ne pas être traqués. Ils étaient des points dispersés sur la carte d'Italie que l'on rassemblerait bientôt en un seul, comme dans un poing qui se referme. Certains étaient à Gênes ou à Bologne, individus, singuliers, déconcertants, et néanmoins encore libres d'être, d'aller et venir, petits commerçants en textile, revendeurs de rue d'articles de maroquinerie, de cravates, de ceintures, ceux-là

étaient encore dans leur dignité d'homme, chacun portait une histoire et des choix d'avenir, certes perdus dans la sidération de leur nouvelle vie, dans l'irréalité des pluies froides de Turin, des ocres de Sienne. Ainsi, ils étaient déjà égarés, mais en vie, face au lendemain. Dans l'Italie de l'entre-deux-guerres, ils étaient la rareté, frêles représentations de leur pays lointain, aventuriers improbables, ils peuplèrent plus tard les souvenirs de ces enfants qui raconteraient, adultes, ces Chinois étonnants et leur drôle d'accent qui parcouraient leurs rues avec leurs « cla-vattes! » à vendre à la cantonade, avec ce phrasé qui n'appartenait qu'à eux, un cliché, un signe générique dont on les affublait, et qui niait un peu, déjà, ce que chacun pouvait avoir de propre. Les mouvements souterrains étaient en cours.

Ils descendraient donc bientôt d'un camion, à la sortie d'Isola, face à l'église du sanctuaire de San Gabriele de l'ordre passionniste. Le village d'Isola del Gran Sasso portait bien son nom : c'était effectivement une île dans les Abruzzes. Le sanctuaire de San Gabriele, le camp, en était l'avant-poste, il l'annonçait. Il était jouté d'une auberge portant son nom. San Gabriele était presque le village, mais à une distance suffisante du bourg lui-même pour qu'en marchant le rythme des pas laisse monter la tristesse en soi, c'est-à-dire entre un et deux kilomètres, une pente d'abord faible, les bâtiments du sanctuaire et l'auberge qui s'éloignent, qui sont dans le dos, qui rentrent dans le crâne, on continue à marcher, ça descend, il y a quelques rares maisons et parfois des vieux à leurs fenêtres, on a le temps d'être seul et puis, au moment

où on l'est vraiment, un virage survient avec une montée, et juste après on tombe sur le village. On traverse le pont, on entend la rumeur de la rivière, et on y est. Isola est un petit dédale de rues, on joue à s'y perdre quand on y vient pour la première fois. On a marché dans la campagne, on s'est rechargé en paysages et en horizons dégagés, et quand on y entre le contraste s'impose : c'est tout de suite étroit, une fois le pont passé on peut prendre par exemple la porta del Torrione et on tombe directement sur la piazza Codacchio, on y reste quelques instants, on se laisse séduire par la hauteur imprévue des murs, on n'aurait pas pensé ça depuis l'extérieur, on en repart par une ruelle puis une autre, et c'est la piazza San Giuseppe, et encore des rues qui rappellent les premières, ça ne s'arrête plus, on peut bifurquer et tomber sur une troisième place, mais on sent que déjà ça se dégage, que la forêt n'est plus très loin, alors on revient en arrière, on fait quelques pas sur la gauche, une nouvelle rue, une nouvelle illusion de labyrinthe, mais si on prend au fond à droite et qu'on dépasse l'église San Massimo, on s'aperçoit qu'on a déjà vu cette rue, et effectivement on retrouve la porta del Torrione. À ce moment le village, qui a fait ce qu'il a pu, qui a tenu bon, qui a été immense pendant quelques minutes, le village rend les armes et devient définitivement petit.

Par contraste, le sanctuaire de San Gabriele se donnait des airs de puissance. Au loin, en majesté dans cette vallée, il en imposait aux hommes que la vie et les discours de chaire avaient imprégnés de la certitude de leur petitesse. Mais

quand les yeux de ces hommes balayaient l'espace alentour, ils voyaient aussi l'écrasante masse du Sasso qui voisinait, avec son sommet cranté. Sous cette mâchoire, San Gabriele perdait de sa superbe. Cette course perdue à la grandeur était sue de chaque homme du pays, et jamais bien loin quand il s'agissait d'écouter les discours de chaire. Et de les supporter. En quelque sorte San Gabriele faisait comme si, et chacun jouait ce jeu. Son église n'était pas immémoriale : sous sa forme présente, elle avait été agrandie à peine quelques années auparavant parce qu'au siècle précédent un enfant y avait laissé la trace de quelques stigmates, de quelques guérisons, son nom et sa mort précoce. Une fois reconnus, ces miracles avaient aimanté les foules de toute l'Italie. Ces événements perturbent les hommes, les émeuvent, certains s'agenouillent, ou pleurent, d'autres vont crier la nouvelle, une énergie se libère, se transmet, elle rayonne dans toutes les directions, elle donne un sens à des vies, prend de l'ampleur, et puis un jour un prisme mystérieux se met en place, et cette énergie s'y canalise, fait le chemin retour, se concentre dans ce prisme, devient projet, devient défi, et l'on construit une église. On met une auberge à côté. On en oublie alors vite ce qu'il y avait avant, un pré, un espace, et les efforts des hommes se conjuguent pour lui décerner un statut d'évidence et d'éternité. Les pierres de San Gabriele étaient une persistance, un rayonnement fossile.

Y avait été adossé un gros dortoir, le Camerone, pour y accueillir le flot toujours croissant des pèlerins. Il était de

construction récente, et Rome n'avait pas manqué d'y apposer sa griffe, si l'on en croyait l'épigraphe sur la première pierre : « *Duce Benito Mussolini Generale Passionisti, 2 giugno 1938.* » Formidable raccourci, cette inscription rappelait avec éclat que le fascisme était total, jusque dans les pierres des bâtiments des Abruzzes. Mussolini général de l'ordre passionniste parlait aux hommes depuis ces pierres, c'était du fascisme minéral avant qu'elles ne deviennent ruines. Et dans cette inscription il y avait cette « passion » gisante, évidée, déformée, ce mot incandescent qui s'était décliné par les hasards voraces de l'histoire dans le nom endormi et étioilé d'une congrégation religieuse secondaire, un mot qui se retrouvait dans une mâchoire de pierre, passion capturée par Mussolini, figée, fracassée, un bout de mot mort qui ne pouvait plus se répandre, ni plus être cette substance libre d'inventer le temps et l'espace où elle se déployait. Elle était ici enchâssée dans une inscription, dans une pierre écrasée par toutes les autres, dans un gros Camerone inerte et oppressant.

La guerre avait tempéré les ardeurs pèlerines. Cet espace rendu au vide et au froid était disponible. C'était un lieu suspendu, hors du monde ou voulu comme tel, quand sur une carte d'état-major un index s'était posé sur ce nom pour en faire ce camp, lieu choisi pour n'être plus qu'un vestige, un angle mort. On avait transformé ce sanctuaire, celui-là même qui avait rendu Isola magnétique et avait appelé les hommes à lui, en trou noir qui faisait de la région une parenthèse de la géographie et de la vie, une zone que l'on évitait. Circulaire et seule, écrasée sous le Sasso, distante et

sécrétant elle-même sa distance, Isola s'enfonçait. D'abord restreinte au sanctuaire et à ses abords, cette sensation d'abstraction avait gagné progressivement les champs et les maisons proches, puis jusqu'au village même. Excentré, le sanctuaire se transformait pourtant, par la fonction de camp à laquelle il avait été contraint, en nouveau centre de gravité, en nouveau métal froid où venait se perdre la lumière et qui se nourrissait de la proximité, les chênes et les acacias, et les hommes, bras tendus vers l'ailleurs. On y interna bientôt les Chinois. Et ce qu'il y avait ici d'hommes et de pierres, il faudrait le raconter.

On pourrait entasser ces événements par feuillets et produire un confortable petit carnet rempli d'anecdotes. On pourrait raconter cela jusque dans sa monotonie. Mais une journée de Chinois interné à Isola se déroba au récit. Bien sûr, chacune avait sa linéarité et des accidents qui lui donnaient sa durée. Bien sûr, chacune avait ses rites, l'heure du lever, les horaires fixes, les visages croisés. Mais comme un affleurement le révélerait d'une montagne, ces vies encastrées semblaient stratifiées, elles étaient des empilements, des couches dont les formes s'épousaient pour s'effacer mutuellement. Les débiter était possible, mais alors tout ce qu'elles avaient d'intime et de partagé, toutes les frontières et les frictions, devenait friable et se désintérait. Le temps pouvait bien tenter de passer, il n'avait pas prise. Il n'était pas le maître. Il ne pouvait rien contre leur stupéfaction et leur détresse d'être là, loin de chez eux par choix

ou par contrainte, sans pouvoir résoudre cette contradiction qui était un venin poisseux en chacun : quitter la Chine, s'agripper au lointain pour espérer vivre, prendre un bateau à ces fins, débarquer un jour à Naples, c'était une chose, c'était donner sens à sa vie et tracer un axe ; mais se retrouver ici dans les Abruzzes, parce que la planète implosait, parce que quelqu'un quelque part avait décidé qu'être Chinois c'était être un ennemi potentiel, cela les dévastait. Le peu de sens qu'avait été, un matin, de prendre un bateau pour l'Europe, d'avoir fermé les yeux pour ne pas voir la dernière pastille de Chine disparaître, tout ce sens, toute cette petite liberté d'homme qui avait consisté à marcher sur ce ponton des départs, toute cette prétention à être un homme n'importe où sur la planète, tout était balayé par ce confinement qui criait silencieusement sous le Sasso qu'on était Chinois, qu'on était ferré, qu'on était autre.

Ce camp, son administration plutôt accommodante, ces prêtres qui les accueillaienent étrangement, ne disaient finalement rien tant que le piège imbécile de ces vies ici. Les internés pouvaient même en sortir, pouvaient travailler, voire pour certains aller à Teramo, à trente kilomètres de là. Un semblant de confiance et de libéralité leur était concédé. Mais jusque dans ces tolérances et peut-être au plus profond de celles-ci, il y avait le rappel qu'ils n'étaient que des vies permises. Être accepté, c'était être dispensable, c'était être en plus, ici, entre les chênes et les acacias. Être accepté, même avec cœur, c'était se voir rappelé en permanence qu'on pouvait aussi ne plus l'être. Rien ne le raconterait mieux que ce rappel

à l'ordre de Mussolini qui, face à la sympathie grandissante des Abruzzais pour les internés en général, trouverait le moyen de déclarer dans un message aux cellules fascistes locales : « Il semble que l'on considère ces individus comme des pauvres diables qui n'ont commis d'autres fautes que d'être juifs, français ou levantins. Mais ils sont dangereux et il faut leur en faire le procès d'intention. » Ainsi le maître de l'Italie, les deux mains dans la guerre mondiale, enjoignait aux autorités locales du parti de redoubler leur propagande pour isoler ces hommes de la population. Accessoires, ignorés de tous une fois passées les frontières de la région de Teramo, ils n'étaient donc pas moins scrutés par des yeux rapporteurs qui avaient convoyé leur existence jusque dans la prose mussolinienne, par quelque trajet sombre. Ils ignorèrent cette instruction démente qui se concrétiserait pourtant autour d'eux ultérieurement, avec une efficacité toute relative. L'heure était à cette déréliction qui recouvrait tout, même si elle ne se manifestait pas par une souffrance aiguë. Contre elle, le temps et la chronologie ne pouvaient rien. Les jours étaient des petits grumeaux denses de leur absurdité, qui s'entrechoquaient et se mêlaient en une soupe de plomb, temps, plaies, brûlures et silences, regards au loin.

On les vit rarement à Isola même, comme si la distance entre le sanctuaire et le village parlait de l'opacité réciproque de ces mondes confrontés, d'une impossibilité primordiale. On ne croisait pas un Chinois oisif dans les ruelles. On ne tentait pas d'échanger et d'inventer un langage de signes,

on ne fumait pas côte à côte une cigarette, les yeux plantés dans le Sasso, en écoutant le bruit de l'eau qui coulait sous le pont, là où le Ruzzo se jette dans le Mavone, à l'entrée du bourg. Quand on les croisait, les Chinois portaient des fagots, tiraient des charrettes à bras, revenaient d'une journée à faire le charbon dans les hauteurs, ou suivaient leur patron d'un jour jusqu'au mur à maçonner. Ils n'avaient ni le temps ni la force de parler. Des Chinois sans temps ni force, c'était comme cela qu'ils étaient perçus, comme d'autres hommes lointains, qui n'avaient pas les mêmes codes face au monde. La brutalité assenée à l'Italie empêcha les amitiés et les alliances. Mais les habitants d'Isola, ce petit peuple de montagnes, qui avait à la vérité édifié plus de refuges d'altitude que d'églises rutilantes, savait aussi, dans sa distance, dans sa réserve, dans son refus de s'étendre sur ces passagers imprévus, dans sa réticence à toute démonstration impudique, lancer des indices discrets qui ne se payaient pas de mots, mais disaient aux Chinois qu'au-delà de leur gouffre, au-delà de leur nuit, des portes leur étaient ouvertes et qu'un jour, quand cette inertie se fracasserait enfin, on se retrouverait et on pourrait écrire ensemble une histoire un peu plus digne.

Par ailleurs, qui voulait avoir accès à eux devait forcément composer avec le fascisme local. C'étaient ses représentants qui leur imposaient certaines occupations, qui validaient les embauches, de sorte qu'un matin en ouvrant ses fenêtres on en découvrait trois qui balayaient les rues. Comme s'il n'y avait personne d'autre pour le faire. Ces travaux superflus soulignaient en creux la faillite implicite du pouvoir à justifier

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2010. N° 101870 ()
Imprimé en France

